

canots près des nôtres, de grandes, d'énormes embarcations, deux fois longues comme notre bateau, qui cachèrent et écrasèrent presque le petit bateau des deux vieillards. Mais ce qui me fut le plus agréable à voir, ce qui attirait constamment mes regards, c'étaient les bonnes figures de ces deux femmes et le message de paix et de confort qu'elles représentaient pour nous dans ces jours d'épreuves.

En examinant les grands canots de guerre de cette tribu, je remarquai avec plaisir qu'il n'y avait pas une lance, pas une flèche dans aucun, preuve de tact et de délicatesse qui me fit examiner plus attentivement encore la foule rassemblée sur la rive; dans cette foule aussi, pas une arme n'apparaissait. Tout à coup, je vis un des grands canots gagner le rivage, se charger de gourdes de vin de palme, de paniers de pommes de terre et revenir à nous, chaque homme chantant avec enthousiasme. Les pommes de terre étaient pour moi, le vin de palme pour mon monde. Quand je demandai comment il se faisait qu'ils étaient si obligeants pour des étrangers, alors que nous avions eu trois combats la veille, ils répondirent que, bien que les tambours de la partie de la rivière en amont les eussent appelés à nous livrer bataille, quelques-uns des leurs avaient la veille remonté la rivière en pêchant au milieu des îles, et, à l'appel des tambours, s'étaient cachés pour voir ce qui allait se passer. Ils nous avaient vus parler aux indigènes, leur offrir des étoffes et des verroteries; ils avaient vu aussi les indigènes refuser toutes nos avances et nous attaquer. "Ils nous combattaient toujours, ajoutèrent-ils, et ils nous pillent, mais nous ne sommes pas assez forts pour les tuer. Ce matin, quand vous avez quitté cette île où vous avez passé la nuit dernière, nous avons de très-bonne heure envoyé à votre rencontre un canot monté par deux esclaves — un jeune garçon et une femme — avec du vin de palme et des pommes de terre. Si vous aviez été de mauvaises gens, vous auriez pris le canot et vous vous seriez emparés des esclaves; mais du moment que vous l'avez laissé passer en disant: "Sennené," nous avons vu que vous étiez de bonnes gens et nous n'avons pas fait retentir notre tambour pour la guerre, mais pour la paix. Si vous aviez pris ce petit canot ce matin, vous auriez eu à nous combattre en ce moment. Vous avez tué nos ennemis hier et vous n'avez fait aucun mal à nos deux esclaves ce matin. Nous sommes amis."

L'épisode suivant, raconté par M. Stanley dans les colonnes du *Daily Telegraph*, est un exemple curieux et amusant de la superstitieuse terreur qui s'empare de certains indigènes à la vue d'une personne écrivant :

"Un crime épouvantable de ma part, aux yeux de nombre d'indigènes habitant au-dessous du confluent du Kouango et du Congo, dit le voyageur américain, c'étaient les notes qu'ils me voyaient prendre. Six ou sept tribus s'allièrent un jour pour nous anéantir parce que j'étais "mauvais, très-mauvais." On m'avait vu "faire des médecines" sur du papier, c'est-à-dire écrire. Pareil forfait n'était jamais venu aux oreilles des plus vieux du pays; ce ne pouvait être que de la sorcellerie, et la sorcellerie devait être punie de mort. Le chef blanc devait livrer immédiatement

sa "médecine" (son carnet de notes) pour être brûlée, ou il y aurait guerre sur l'heure. Or, mon carnet de notes était trop précieux et avait coûté trop d'existences et de sacrifices pour être livré aux flammes sur le simple caprice de sauvages ignorants. Que faire? J'avais un petit volume de Shakspeare (édition Chandos). Je l'avais lu et relu une dizaine de fois; il avait traversé l'Afrique, il m'avait consolé dans bien des heures d'ennui, mais il fallait le sacrifier. Je le fis apporter et le montrai aux sauvages.

"Est-là ce que vous voulez? dis-je.

"—Oui.

"—Est-ce cette médecine qui vous fait peur?

"—Oui; brûlez-la, brûlez-la; elle est très-mauvaise, brûlez-la.

"—O mon Shakspeare, m'écriai-je, adieu!"

Et le pauvre Shakspeare fut brûlé. Si vous aviez vu le changement qui s'opéra sur les traits de ces sauvages furieux! Ce fut pour un moment une joie universelle. Le pays était sauvé, leurs femmes et leurs enfants échappèrent à la calamité. "Ah! que le chef blanc était bon! c'était la bonté en personne, le meilleur des hommes!"

Arrivons au couronnement de l'œuvre, à la conquête du but final de l'exploration.

Après avoir été fortement éprouvée par la dysenterie, le scorbut, l'hydropisie, après avoir nombre de fois failli périr d'inanition sur suite du refus des indigènes de livrer des vivres contre les verroteries, les étoffes, etc., qu'elle transportait avec elle, l'expédition atteignit le village de Ni Sanda, distant de quatre marches seulement du terme si ardemment désiré. Les voyageurs étaient réduits à une telle disette de vivres que Stanley expédia des messagers avec une lettre adressée "à toute personne parlant anglais à Embo," pour demander assistance immédiate, assistance que les naturels du lieu refusaient de donner ou de vendre. Cette lettre tomba entre les mains de M. A. Motta Viega et J.-W. Harrison, deux négociants d'Embo, qui, tout aussitôt, envoyèrent des secours dont l'arrivée fut saluée avec autant de joie que d'étonnement par les gens de M. Stanley, qui avaient presque renoncé à l'espoir d'achever jamais le voyage.

Après avoir ainsi accompli son merveilleux trajet, M. Stanley et sa suite furent accueillis et fêtés à Cape-Town et autres lieux.

(à suivre)

ANNONCE

MANUEL

DE

TENUE DES LIVRES

À l'usage des

ÉCOLES PRIMAIRES

par

J. O. LANGELE

Se vend au DEPOT DE LIVRES \$3.00 la douzaine.

Imprimerie de Léger Brousseau, 9, rue Bland, Québec.